

McCALL-NEWMAN, Christina, *Les Rouges : un portrait intime du parti libéral*. Montréal, Éditions de l'Homme, 1983, 528 p. Index, Ill.

Richard Jones

Volume 38, numéro 3, hiver 1985

Population et histoire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304296ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304296ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Jones, R. (1985). Compte rendu de [McCALL-NEWMAN, Christina, *Les Rouges : un portrait intime du parti libéral*. Montréal, Éditions de l'Homme, 1983, 528 p. Index, Ill.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 38(3), 444–445.
<https://doi.org/10.7202/304296ar>

McCALL-NEWMAN, Christina, *Les Rouges: un portrait intime du parti libéral*. Montréal, Éditions de l'Homme, 1983, 528 p. Index, III.

Voici la traduction française, au prix malheureusement doublé, du best-seller *Grits* publié en 1982. Dans la préparation de cet ouvrage, l'auteur, journaliste chevronnée, a consacré plusieurs années à lire et surtout à interviewer une centaine de personnalités. Grâce aux renseignements obtenus lors des entrevues, elle a pu brosser un tableau saisissant, parsemé d'anecdotes savoureuses, du parti libéral et des principaux rouges pour la période allant de la défaite de Louis Saint-Laurent en 1957 jusqu'au déclenchement des élections de 1979, celles qui donnèrent naissance à l'éphémère gouvernement de Joe Clark.

Sous la plume habile de l'auteur, les vedettes libérales respirent, complotent, luttent pour amasser du pouvoir et de l'influence. Le lecteur assiste à la métamorphose de Keith Davey, qui avait encore la foi quand il arriva à Ottawa en 1961 mais qui, plus tard, s'adapta fort bien aux nécessités du patronage, s'enorgueillit de son titre de sénateur tout en s'ennuyant magistralement des débats du Sénat, et finit par devenir le «maquilleur en chef» de son parti. Nous sommes aussi témoins de l'ascension et de la chute de Walter Gordon, qui a tant fait pour rebâtir le parti lors du règne de John Diefenbaker et que Pearson utilisa pour accomplir ses basses besognes politiques. Ces luttes épiques contre le populiste de Prince-Albert constituèrent en quelque sorte l'ère de la joie, ère qui prit fin tristement en 1965 lorsqu'à la suite de la désastreuse campagne électorale de cette année-là, Gordon remit sa démission comme ministre et Davey abandonna son poste d'organisateur national.

Et voilà Pierre Trudeau qui apparaît, envoyé du Ciel pour communiquer sa passion au parti libéral, du moins jusqu'à ce qu'il soit passé à un cheveu de la défaite en 1972. Son entrée en scène comme député en 1965 et sa montée rapide dans le parti étonnèrent et même choquèrent plusieurs libéraux de longue date. Trudeau n'avait-il pas vertement semoncé Pearson en 1963 pour sa volte-face sur la question de l'installation d'ogives nucléaires sur les missiles en sol canadien? N'avait-il pas appuyé le candidat NPD dans Mont-Royal et traité les députés du Québec d'«ânes domptés» alors que son ami, Gérard Pelletier, qualifiait l'organisation libérale de «poubelle de Montréal»? Premier ministre et chef du parti, Trudeau laissa dépérir l'organisation libérale. Après tout, il avait pu très bien s'en passer en 1968 lors d'une campagne qui ressemblait davantage à un couronnement. Mais le résultat catastrophique de 1972 le força à accepter de s'en remettre bien plus aux politiciens professionnels, une fois le choc passé.

C'est James Coutts, choisi comme responsable du bureau du premier ministre en 1975, qui incarna l'ère de la manipulation. «L'adorable» premier secrétaire conseilla Trudeau lors de la campagne de 1974 et l'amena à se comporter en vrai politicien. «Vite tombé sous l'influence néfaste de sa propre toute-puissance.» Coutts fut qualifié de plus en plus de cynique et de machiavélique. Michael Pitfield, nommé greffier du Conseil privé, poste le plus prestigieux de la bureaucratie fédérale, contribua lui aussi à aggraver une gestion qu'il pensait assainir. McCall-Newman trace un portrait frappant de cet intellectuel, provenant d'une riche famille montréalaise, qui avait appris, dès sa tendre enfance, à dissimuler ses sentiments, à accomplir son devoir, à ne jamais

s'excuser ni s'expliquer, «à se comporter en somme comme l'être privilégié qu'il était indiscutablement.» Comme alter ego de Trudeau, il discutait avec une égale aisance de philosophies orientales, de la personnalité de la reine mère, des hôtels londoniens, de la bataille de Trafalgar et de mille autres sujets ésotériques.

John Turner symbolisait la crise du libéralisme des années 70. «Beau comme un cœur,» il appartenait à la vieille école libérale qui crut à l'alliance naturelle des hommes d'affaires, des bureaucrates et des politiciens. Après sa démission du cabinet en 1975, il raffermir ses relations avec les hommes d'affaires torontois, leur disant sans cesse ce qu'ils voulaient entendre: que Trudeau ne comprenait pas le Canada anglais en général ni le monde des affaires en particulier, et impressionnait ces capitaines d'industrie par ses anecdotes sur David (Rockefeller), Giscard (d'Estaing), et Helmut (Schmidt), qu'il avait tous connus alors qu'il était ministre des Finances. Certes, Trudeau tenta à l'occasion d'améliorer ses relations avec ce milieu en recevant à déjeuner au 24 Sussex des hommes d'affaires et en s'efforçant de les écouter d'un air grave alors que Margaret criait d'en haut d'un ton plaintif, à travers la fumée de cigares, «Pierre, pourrais-tu monter?» En 1979, Trudeau était devenu le libéral qu'il avait dénoncé autrefois dans les pages de *Cité libre*: le politicien cynique prêt à tout dire, à tout faire pour gagner des votes. Pour remplir ses objectifs en ce qui concernait le Québec, Trudeau avait besoin du pouvoir. Pour conserver le pouvoir, il lui fallait la machine libérale, et alors il consentait à plier sa volonté de fer aux exigences du parti et se montrait disposé à toutes les concessions. Sous Trudeau, le parti libéral avait entrepris une véritable révolution, révolution qui n'avait pas épargné son chef.

Le livre prend fin à un moment qui, maintenant, paraît curieux: le début de la campagne de 1979. L'auteur promet cependant une suite portant sur le parti libéral des années 80 et la fin de l'ère Trudeau. Elle aura des séquelles à examiner qu'elle pouvait difficilement imaginer au moment où elle a écrit ce premier tome. En attendant, ceux qui s'intéressent à la politique contemporaine passeront des moments fort agréables à lire *Les rouges*.

Département d'histoire
Université Laval

RICHARD JONES